

Gunnar GUNNARSSON
Le Berger de l'avent
[Les deux premières pages]

Le premier dimanche de l'Avent marquait le début des préparatifs pour les fêtes de Noël. Chacun s'y préparait à sa manière, mais celle de Benedikt n'appartenait qu'à lui. Ce jour-là, si le temps le permettait, il se mettait en route. Il plaçait dans sa besace quelques provisions, des chaussettes de laine, une paire de souliers neufs en cuir, un réchaud, un petit bidon d'essence. Et il partait vers les montagnes, dans une région où l'on ne trouvait plus, à cette époque de l'année, que les oiseaux de proie les plus résistants, des renards et quelques moutons égarés. C'était ceux-là qu'il allait chercher ; ceux qui s'étaient séparés du troupeau, échappant ainsi aux grands rassemblements d'automne. Pouvait-on les laisser crever de froid et de faim sur les sommets, sous prétexte que personne n'avait le courage de partir à leur recherche ? C'était des êtres vivants. Il se sentait responsable d'eux. Son objectif était simple : les retrouver et les ramener avant que Noël n'apporte sa bénédiction à la terre, ainsi que la paix et la joie dans le cœur des hommes de bonne volonté.

Benedikt partait toujours seul pour ce pèlerinage de l'Avent. Enfin, pas vraiment seul. Disons plutôt qu'il n'avait aucune compagnie humaine. Mais son chien et, le plus souvent, son bélier l'accompagnaient. Cette année-là, le chien s'appelait Léo. C'était, comme Benedikt aimait à le dire, « un vrai pape ». Le bélier, il l'avait baptisé Roc, car il était solide comme un rocher.

Depuis des années, tous les trois étaient inséparables. Et cette connaissance profonde qui ne s'établit qu'entre espèces éloignées, ils l'avaient acquise les uns des autres. Jamais ils ne se portaient ombrage. Aucune envie ne les perturbait.

Il fallait ajouter un quatrième membre à ce groupe, Faxi le cheval, excellente monture au demeurant mais dont les pattes trop faibles et le corps trop massif risquaient de s'enfoncer dans la neige poudreuse. Il n'aurait pas résisté non plus aux conditions difficiles et aux rations réduites dont les autres se contentaient. Benedikt et Leo le quittèrent à regret tandis que Roc montrait son habituelle sérénité.

Et, par cette journée d'hiver, voici la trinité en marche. Leo devant, la langue pendante, tout joyeux malgré le froid perçant. Roc à la suite, modeste, comme d'habitude, et Benedikt enfin, traînant ses skis derrière lui. La couche de neige, en basse altitude, était trop molle pour soutenir le poids d'un skieur, impossible de faire autrement : il fallait patauger dans tout ça, butant contre des mottes de terre ou des rochers. Aie ! C'était dur d'avancer ! Comme tous les chiens, Leo était partout en même temps, ivre de bonheur. De temps en temps, incapable de contrôler sa joie, il sautait sur Benedikt en soulevant un nuage de neige et mendiait caresses et encouragements.

— Oui, oui, tu es un vrai pape, lui disait son maître. Et pour lui, il n'y avait pas de plus grand compliment.

traduit du danois par Gérard Lemarquis
et María Gunnarsdóttir
© Éditions Arléa, 1993